

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 52

Artikel: Par-dessus le marché
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200708>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

qu'une de nos Dames avoit froid, s'approcha d'elle pour lui faire part de son manteau. Notre grosse dame Irlandoise qui prit garde que quelque homme étoit allé du côté où étoient les femmes, se mit de mauvaise humeur (ce qui lui arrivoit assez souvent) et fit carillon; elle éveilla tout le monde par ses clameurs, fit rallumer la chandelle qui s'étoit éteinte et obligea le cavalier officieux de retourner à sa place. Ce qu'il y eut de plaisant, c'est que la Dame qui avoit eu froid, se sentant offensée du vacarme que la vigilante Dame Joffrey avoit fait, fut piquée des précautions qu'elle avoit prises, et lui fit de vifs reproches. Notre Duègne, qui ne manquait rien moins que par le bec, riposta des choses offensantes dans son baragouin moitié Français et moitié Irlandais. Le cavalier voulut s'en mêler, mais on lui rabattit bien ses clous. Tout cela nous procura une scène assez comique, qui dura près d'une heure. Cependant on s'apaisa peu à peu et on se rendormit.

Détail qui n'est pas secondaire pour les bibliophiles, l'imprimerie Bridel s'est ingénieusement à donner à l'ouvrage un cachet absolument dix-huitième siècle: fort papier, portraits et gravures dans le goût de l'époque, grands et beaux caractères avec les s initiales en forme de f, c'est une reconstitution parfaite de l'art du livre d'il y a bientôt deux cents ans.

V. F.

Fin d'année.

Loin de nous l'ennuyeux fatras
Des vœux à lointaine échéance,
Chansons de corbeaux et d'aras
Auxquels nul n'accorde créance.

Je voudrais qu'au soir de ce jour,
Où cet an caduc, qui trépassa,
Nous abandonne pour toujours,
La famille et l'ami qui passe,
Oubliant soucis et chagrin,
Entourent la table garnie
Sur la nappe de chanvre fin
De mets excitant notre envie.

Fourchettes et cuillers d'argent,
Verres en cristal de Bohême,
Tout est poli, tout est brillant.
Les rayons que la lampe sème
Se reflètent dans les flacons
Remplis de ces grands vins de France
D'une parfaite transparence,
Ou jaune d'or, ou rubiconds.

Sur le beurre frais qui grésille,
Et partout répand son odeur,
La truite ou la fêra pétillante
Sentant du brasier la chaleur.
Rôtis comme Vatel l'enseigne,
Les canards au ventre doré,
D'où s'échappent truffe et châtaigne,
Sont tout de salade entourés;
Le lièvre, que la neige blanche
A l'aube vit courir encor,
Maintenant, dans un plat creux dort;
Sur du persil sa tête penche.
Prenez un peu de céleri,
De pois verts, de pointes d'asperge,
Légumes par l'été mûris,
Et qu'une sauce blanche asperge.

Puis les édifices savants
De bananes, de mandarines,
Ou du fruit si cher aux Normands,
Reinettes aux pelures fines;
Et poires croquant sous la dent.
Flanqué de pâte feuilletée,
S'élève le château branlant,
De crème onctueuse et glacée
A la vanille parfumée,
Sur sa base molle, tremblant.

Lorsque les bouteilles ventruées
Déchirent leur col argenté,
Laisent mousser leur jus perlé
Et lancent les bouchons aux nues,
On entend maint joyeux refrain.

Alors, l'aïeul dans sa sagesse,
Loin de penser au lendemain,
Fait un retour vers sa jeunesse.
Il raconte aux siens, réunis
Sous son regard qui gaiement brille,
Les vieux souvenirs de famille:

Les époux par le prêtre unis,
Des bambins joufflus la naissance,
Puis, après une longue absence,
Le retour du fils au logis.
Mais, voici l'heure où l'on se quitte;
Laissez les jeux, cessez les ris,
Pour voir de l'an passé la fuite.

Mil neuf cent quatre entre joyeux,
Qu'il soit pour nous tous bienheureux!
ÉLÉONORE BICHELER.

Un portrait de Jésus-Christ.

Toute la chrétienté a célébré hier, solennellement, l'anniversaire de la naissance de *Jésus-Christ*.

A cette occasion, il est intéressant de rappeler le portrait suivant, que Publius Lentulus, gouverneur de Judée, envoya au Sénat romain au moment où la renommée du Christ commença à se répandre dans le monde.

« Il y a, à l'heure qu'il est, en Judée, un homme d'une vertu singulière, qu'on appelle *Jésus-Christ*. Les barbares le croient prophète, mais ses sectateurs l'adorent comme étant descendu des dieux immortels. Il ressuscite les morts et guérit les malades par la parole et par l'attouchement. Sa taille est grande et bien formée; il a l'air doux et vénérable; ses cheveux sont d'une couleur qu'on ne saurait guère définir; ils tombent en boucles jusqu'en dessous des oreilles et se répandent sur ses épaules avec beaucoup de grâce, séparés sur le sommet de la tête à la manière des Nazaréens. Son front est uni et large, et ses joues ne sont marquées que d'une aimable rougeur. Son nez et sa bouche sont formés avec une admirable symétrie; sa barbe épaisse et d'une couleur qui répond à celle de ses cheveux, descendant un pouce au-dessous du menton et se divisant vers le milieu, forme à peu près la figure d'une fourche. Ses yeux sont brillants, clairs et sereins. Il censure avec majesté, exhorte avec douceur. Qu'il parle ou qu'il agisse, il le fait avec élégance et avec gravité. Jamais on ne l'a vu rire; mais on l'a vu pleurer souvent. Il est fort tempéré, fort modeste et fort sage. C'est un homme enfin qui, pour son excellente beauté et ses divines perfections, surpasse les enfants des hommes. »

Par-dessus le marché.

Pierre à Jaques-Louis au « commisse » avait la rage de marchander.

L'autre jour, il achetait une montre. Après une heure de marchandage inutile, il se décide à payer une bonne grosse montre à boîte nickel, un chauffe-lit, comme on les appelle. Une à une, il aligne ses pièces de un et deux francs, espérant toujours obtenir un rabais.

L'horloger est un dur-à-cuire; il reste inflexible.

Avec un profond soupir, Pierre à Jacques a posé sa dernière pièce sur la banque. Alors, avisant une de ces merveilles de l'horlogerie suisse, une montre-bijou, en or, grosse comme une pièce de deux centimes:

— Eh bien, puisque vous ne voulez rien rabattre sur la grosse, donnez-me voi au moins ce petit montraillon par-dessus. Ça sera pou ma bouèbe.

Dis, maman ?... — Voyons, bébé, je t'ai déjà dit bien des fois de ne pas toucher tes yeux avec les doigts. Je connais une petite fille qui faisait comme toi; eh bien! ses deux yeux sont tombés.

— Alors, dis, maman, comment qu'elle fait à présent pour dormir ?



A la recherche d'une chemise.

Il y a de cela une semaine ou deux. Un étranger logea une nuit à l'Hôtel fédéral, à Lausanne, situé à l'extrémité occidentale du Grand-Pont. Le lendemain, il partit. Rentré chez lui, il s'aperçut qu'une de ses chemises, presque neuve, lui manquait. Il se rappela l'avoir oubliée dans sa chambre à l'hôtel, et écrivit pour la demander. Ne se souvenant ni du nom de l'hôtel, ni de celui du propriétaire, il adressa sa lettre de la manière suivante:

« Monsieur le propriétaire ou la propriétaire de l'hôtel qui se trouve au bout de la flèche ou la première maison à droite en sortant du pont « Le Grand Pont », à Lausanne. »

Sur l'enveloppe, au coin supérieur gauche, est collée une vue du Grand-Pont, sur laquelle est tracée, à l'encre rouge, une flèche indiquant la situation de l'Hôtel fédéral.

Nous avons l'enveloppe sous les yeux; elle nous a été obligeamment communiquée par un de nos lecteurs.

Tsalandé.

(Patois du Gros-de-Vaud.)

Marquo que dézo, rappoo à Tsalandé, po que ti cliadò que savan liaire poussan in profit, cauquies dittons de vilho — ti bin vretablio — avoué d'autres z'afférés, bon à savai, que vo volhai praò vaire cein que l'est.

A Tsalandé lè mousselhions,
A Paquid lè lhiassons.

Quand Tsalandé lè pè lo delon,
S'ta dou bavo vin-z-in ion;

Aò ancora,

Quand Tsalandé lè lo delon,
Tot va à recouloons.

S'a Tsalandé lo dzairo fà trossà lè brantsès daì z'abro lè signo d'onna pétaie de fruita po l'an d'apri.

Ci que medzè, à Tsalandé, daì pommès cruvès, l'est su de veni couvert de clious (einvers), daì pi à la tita.

Lè fennès que laissan laò quenolye passà lo dzo de Tsalandé aò pailo vayan tot l'an, dzor et né, laò chaotà dévan lè ge daì grantès serpeints, asse grantès que laò quenolye.

Vouaité, ora, on part de tsoùzès que sè san zaò zu fètès de tot teimps la veilla de Tsalandé (que passè po avai destra de force), et que vo recoumando de ne pas raoblià de fère non pllie. Po que vo z'aussè mellhaò teimps à vo z'in rassoveni mè vé lè nimerotà.

Nimero ion: Aprindré à voutrès z'infants clia petita tsanson (l'a bi itre in français, ne fà rin, faut tot parà la laò z'aprendre):

Tsalandé est venu,
Son grand bonnet pointu,
Sa barbe de paille.
Garçon* décanaille.
Mangeons du pain blanc,
Jusqu'au Nouvel-an.

On iadzo que la savan, et dévan de lè z'in-vouyi cutsi, laò fèrè portà à tsacon on'inbotà de fin su lo foïdzo et mettrè laò choquies dé-

* Valet de ferme. Allusion à la coutume du changement des domestiques, le jour de Noël.